

Les anti-peurs

Edgar Morin

Citer ce document / Cite this document :

Morin Edgar. Les anti-peurs. In: Communications, 57, 1993. Peurs. pp. 131-139;

doi : <https://doi.org/10.3406/comm.1993.1871>

https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1993_num_57_1_1871

Fichier pdf généré le 10/05/2018

Edgar Morin

Les anti-peurs

(entretien avec Bernard Paillard)

Bernard Paillard : *La peur est liée à l'expérience de la menace et du danger. Réaction vitale, elle a ses bases biologiques et se traduit par certains comportements. L'être humain, sur ce plan, complexifie le monde de la peur. Car il a la capacité d'inventer des peurs, de se créer des menaces symboliques. Comment voyez-vous cette réalité fondamentalement bioanthropologique ?*

Edgar Morin : J'évoquerai, en premier lieu, la difficulté d'attribuer une frontière nette à la notion de peur. Elle se situe entre la crainte et l'effroi, entre l'épouvante et la panique aussi, quand elle est collective. La peur est, incontestablement, un ingrédient commun. Elle est, peut-être, une notion minimale commune à beaucoup d'autres choses qui, en quelque sorte, dépassent la peur tout en l'intégrant. On a donc affaire à un concept typiquement flou, ce qui ne veut pas dire qu'il soit mauvais.

Sur le plan animal, la peur se remarque à certains comportements. Un comportement actif de fuite : « la peur donne des ailes ». Autrement dit, elle est un élément d'une conduite de salut. Elle permet d'éviter, par la fuite, un danger. A l'opposé, un autre comportement typique de la peur est la paralysie. Au moment où le computeur de l'être est complètement dépassé, il n'a plus la capacité de trouver une réponse comportementale. Mais certaines espèces utilisent stratégiquement cet immobilisme, en « faisant le mort ». L'homme lui-même est capable d'adopter cette tactique. Il peut même la faire sienne de façon inconsciente : pendant la guerre de 1914-1918, on a vu des soldats sortir des tranchées pour tomber dans un sommeil des plus profonds. Il y a, enfin, le phénomène d'inhibition, qui empêche de trouver une solution adaptative. Il peut même y avoir une fascination fatale du danger. Le phénomène n'est pas uniquement humain. On le trouve aussi chez les animaux. Qu'est, par exemple, une proie fascinée par son prédateur ? Ce n'est pas

que de la peur. D'autres ingrédients interviennent dans cette réaction complexe. Mais on retrouve, à la base, la paralysie.

Bernard Paillard : *Un autre élément n'est-il pas l'agressivité ?*

Edgar Morin : L'agressivité dissipe et résorbe la peur. Elle lui est donc antinomique. Fuite, inhibition, agressivité sont donc des réactions aux dangers, les unes obéissant à la peur, l'autre la surmontant ; elles sont communes au règne animal ; ce sont des comportements très ambivalents.

L'homme leur ajoute sa propre complexité, donc une ambivalence encore plus grande. La peur de l'inconnu, ainsi, côtoie la curiosité et l'esprit de découverte. Celle du noir engendre la panique. Mais le noir, c'est également le fantastique.

L'être humain a la capacité de réagir de multiples façons à la peur. Il dispose de tout un stock d'anti-peurs.

L'une des premières est, sans doute, l'apprentissage du courage par la volonté. L'esprit peut contrôler le corps. Il peut avoir la conscience de la peur de son être et y faire face. Souvenons-nous de la phrase de Turenne : « Tu trembles, carcasse, tu trembleras encore plus tout à l'heure. » Turenne reconnaît que son corps a peur. Mais il sait, lui, la mater. L'homme vraiment courageux est celui qui a peur mais qui se domine. Celui qui n'a pas peur est un téméraire, un inconscient. On ne peut pas dissocier le courage d'une lucidité qui suppose une lucidité de la lucidité elle-même.

Ensuite, certains rituels sont là, aussi, pour atténuer les peurs. L'homme moderne est incapable de s'en passer. Ainsi domine-t-on la peur de l'avion (peur complexe, pas seulement liée à celle du vide ou à celle d'avoir brusquement un statut non naturel dans les airs, couplée qu'elle est au voyage, lui-même symbole de la mort) par toute une série de comportements ritualisés. La peur du risque inhérent aux grands voyages est d'abord colmatée par le fait que tout le monde essaie de garder bonne figure. Et le masque impassible de chacun se transmet aux autres. Il y a surtout une prise en charge rassurante, avec les démonstrations de sécurité, les voix tranquillissantes du commandant de bord et des hôtesses, l'offre de boissons ou de nourriture, la communication régulière d'informations diverses.

Tout ce maternage codifié travaille à nous rassurer. Il répond à une peur globale et diffuse, multiple et imprécise. Cette disposition ne semble pas exister chez l'animal (sauf cas pathologiques de laboratoire), même si celui-ci, dans son milieu écologique, est souvent en état d'alerte. L'humain connaît une peur indéterminée qui n'est pas liée à un danger immédiat. Cet état imprécis peut engendrer, comme réaction, la recher-

che de boucs émissaires à sacrifier pour exorciser les craintes. Il faudrait sans doute revenir sur cette notion de sacrifice. Elle est polycentrée. On ne peut pas réduire son essence à tel ou tel de ses traits mis en relief par les anthropologues. Comment expliquer que le sacrifice fait aux dieux permette de retrouver confiance ? Qu'il puisse travailler à rassurer ?

Enfin, les peurs sont de plus en plus atomisées. Elles sont plus ou moins intériorisées ou somatisées. Intériorisée, la peur se transforme en angoisse. Celle-ci se nourrit des ingrédients de la peur, la transformant en une sensation sans doute très pénible mais qui, parce que catégorisée comme une défaillance du système nerveux, permet de la nommer, donc d'objectiver l'expérience. Et les angoisses elles-mêmes se somatisent, ce qui rassure. Elles se fixent sur des boucs émissaires sur lesquels on peut se décharger et voir l'origine de tout mal. La peur étant liée à l'angoisse de la perte, de la mort, il est bon de savoir quels sont les agents mortifères que l'on peut détruire.

D'une manière générale, on peut dire que mille peurs potentielles sont sans cesse détruites dans l'œuf par des mécanismes psychologiques et des actes conventionnels.

Bernard Paillard : L'homme, cependant, n'arrive pas à juguler ses deux plus fondamentales peurs : celle de l'autre et celle de la mort. C'est vrai au plan individuel comme au niveau collectif.

Edgar Morin : Peut-être. Mais, là encore, agissent des mécanismes anti-peurs. Que dire de la peur d'autrui ? L'autre, en tant qu'être différent, en tant qu'étranger, apparaît ambivalent. Et toute société répond par l'ambivalence à celle qu'il trouve dans l'autre. A l'étranger est donné un statut surnaturel, et on l'honore comme un dieu. Ou alors c'est un ennemi, et on le tue. Et l'on peut passer facilement d'une réaction à l'autre. Dans la vie quotidienne, nous effectuons des rites d'acclimatation et de pacification, avec salut, politesse, demande de nouvelles, bavardage. On ne se rend pas compte combien ces rites banalisés sont liés à la peur de l'autre, à l'agressivité latente dans tout rapport avec autrui.

L'homme a sans doute peur de la mort. Mais il n'est pas hanté par elle à chaque instant de la journée. Elle arrive, parfois, en catimini, mais, sauf cas pathologiques, le goût de la vie est un chasse-mort. Il y a adhésion, au jour le jour, à la vie. Quand un enfant naît, nous ne pensons pas que le petit être est un pauvre mortel. Nous sécrétons une sorte d'espoir, qui ne va pas bien loin peut-être, mais qui nous fait réadhérer à la vie. Symboliquement, au moment où la vie jaillit, quelque chose chasse psychologiquement la mort.

Nous vivons ainsi, au jour le jour, avec des drogues — qu'elles soient liées à la consommation, aux vacances, au tourisme — qui écartent toutes les petites angoisses. En notre fin de siècle, un autre remède consiste à se raccrocher à l'identité, à un passé que l'on croyait définitivement dépassé. Ce ne sont pas seulement les fundamentalistes religieux qui ont besoin de ce ressourcement. Les sociétés modernes retrouvent dans l'*arkhe* quelque chose de fondamental car fondateur, capable de traverser le temps. La tradition ne renvoie pas seulement au passé, comme on l'a toujours pensé pour les sociétés traditionnelles : elle permet aussi d'aller vers le futur, ce qui donne épaisseur et sens au présent. La source ne doit pas mourir, et s'y ressourcer neutralise l'incertitude du futur.

Et puis, à l'opposé, nous avons aussi beaucoup de divertissements, et pas seulement au sens pascalien du terme. Il y a tout ce dont parle Michel Maffesoli, avec ces groupes et ces communautés éphémères qui recréent sans cesse de la socialité. D'un côté nous vivons la dégradation des grandes solidarités durables, de l'autre se tissent des solidarités partielles et passagères.

Bernard Paillard : *Pourtant, cette fin de siècle fait peur.*

Edgar Morin : Notre époque vit, en fait, des peurs assourdies, des formes d'angoisse colmatées et oubliées. On pense à la bombe atomique et on l'oublie. De même pour la destruction écologique. Le militant, qui, lui, n'oublie pas, est tellement voué à son combat qu'il n'a pas peur. Nous fonctionnons ainsi. Nous sommes condamnés à apprendre à vivre avec l'incertitude. Chacun vit avec l'idée de sa propre mort, et celle-ci est le comble de la certitude de l'incertitude : c'est la chose la plus certaine et la plus incertaine. Nous ne savons pas où nous allons, nous ne savons pas, à l'avance, quel est notre sort. Chacun se débrouille. Ce problème, qui était celui de chacun dans une société bien cadrée, concerne aujourd'hui la société dans sa totalité. Celle-ci est dans l'incertitude. Je ne sais pas si une grave crise va submerger notre monde ou si, au contraire, celui-ci va s'en sortir en apprenant qu'il faut vivre avec une certaine angoisse et avec une certaine dose d'incertitude. Je ne sais pas non plus si nous arriverons à trouver d'autres remèdes à l'angoisse.

Les boucs émissaires ne sont pas les seuls à permettre de supporter l'insupportable. Existente aussi la convivialité, la solidarité. Les périodes de grands troubles génèrent la générosité, le dévouement, la participation à la collectivité et, finalement, l'amour. La réaffirmation du lien est aussi l'un des grands antidotes contre la peur : deux êtres amoureux ne se disent pas sans arrêt qu'ils vont mourir, ni même qu'ils vont vieillir.

Bernard Paillard : *La peur génère donc une multitude de mécanismes psychologiques et sociaux qui travaillent à l'atténuer. Pourtant, la peur peut s'emparer d'un groupe social. Des peurs peuvent traverser, de part en part, une société. Qu'est-ce qui permet à la peur de devenir ainsi agissante ?*

Edgar Morin : Il faut que des ingrédients mis en présence l'un de l'autre prennent, comme une mayonnaise. L'un des cas les mieux connus est, bien entendu, la grande peur de 1789, étudiée par Georges Lefebvre. Mais, même là, on arrive à des facteurs très difficiles à cerner. La diffusion de rumeurs annonçant l'arrivée imminente de brigands mystérieux a réussi à créer un vaste mouvement spontané, qui a mené à l'attaque des châteaux et aux persécutions. Tout à fait inattendu pour les contemporains, le phénomène a été vécu hors de toute prise de conscience par les acteurs. Encore aujourd'hui, on comprend mal la série de ruptures internes qui, à partir de la convocation des États généraux, de la déclaration du tiers état et de la prise de la Bastille, a donné consistance à cette rumeur des brigands assaillant les campagnes, pour finalement contribuer à faire vaciller tout l'ordre social.

Nous vivons aussi une époque où l'ordre social s'écroule par pans entiers, dans certains quartiers ou banlieues des grandes métropoles. Pourtant, les peurs restent inorganisées. Sans doute les gens prennent-ils des précautions. Ils ne sortent pas après telle ou telle heure, ne fréquentent pas certaines zones. Dans les quartiers aisés, on paie des gardiens ou des milices. On se débrouille donc plus ou moins avec cette insécurité. Chacun, en fait, s'arrange, et les peurs restent très fortement individualisées, bien qu'elles soient vécues par des gens qui, ensemble, forment une collectivité. La seule grande peur moderne fut, peut-être, celle que déclencha l'émission d'Orson Welles sur l'invasion des Martiens. Elle s'est diffusée immédiatement à cause de la télécommunication. Mais ce type de grande peur est rare : il faut qu'elle rencontre un contexte favorable.

Bernard Paillard : *Qui soit lié au sentiment de désagrégation sociale ?*

Edgar Morin : Peut-être. Encore que... on peut domestiquer beaucoup de peurs, par simple familiarité avec le risque, par routinisation des actes. Malraux disait que le courage est une affaire d'organisation. Les grandes institutions endiguent les peurs les plus intenses, comme celle qu'on ressent au combat : elles sont de formidables machines à automatiser les gens par la discipline.

Edgar Morin

Bernard Paillard : *Mais seule une minorité arrive à dépasser la peur. Les psychiatres ont décrit les névroses de guerre et, durant l'Occupation, la majorité n'a guère fait preuve de courage. On a même assisté, au moment de la débâcle, à une panique que l'on retrouve souvent dans le cas d'invasion par des troupes étrangères.*

Edgar Morin : C'est vrai, il y a eu la débâcle et l'évacuation due à la peur des Allemands, avec la fuite, la ruée sur les routes, les départs précipités, l'effet de panique se démultipliant du fait même des engorgements, de la désorganisation. Mais c'était une panique, pas une grande peur.

Bernard Paillard : *Ce qui nous renvoie à la question de la définition d'une grande peur. Ne serait-elle qu'une panique monstre ? Ne pourrait-on pas dire que certains grands thèmes sont propices à développer des peurs collectives ? Il y aurait ainsi des récurrences, des permanences. Par exemple, l'avenir a toujours fait peur. Rares sont les périodes dans l'histoire qui n'ont pas transformé l'incertitude du futur en imaginaire de la catastrophe. Et, au-delà des menaces réelles qui pèsent sur le devenir de la planète et de l'humanité, une prolifération de spéculations renoue avec une idée fortement ancrée dans notre univers culturel, celui d'une fin cataclysmique. De même, le sida fait revenir le spectre épidémique que l'on croyait à jamais évanoui.*

Edgar Morin : Oui. Mais, en fait, ce sont surtout les médias qui entretiennent ces craintes. Dans la réalité, chacun règle quotidiennement ces problèmes. La peur du sida n'a pas dégénéré en panique généralisée. On fait avec. Les uns en raréfiant leurs contacts sexuels, d'autres en mettant des préservatifs, d'autres en se disant « on verra bien ». Nous individualisons très fortement cette peur collective. Quand il y a des rassemblements, ils ne sont pas de peur, mais de protestation et de colère. C'est la peur non maîtrisée qui entraîne la panique : phénomène de peur collective avec effet d'entraînement. Je suis pourtant surpris par la capacité qu'a l'homme de résister à ce mécanisme. Dans des situations périlleuses, on tend à se rassurer en prenant en charge ceux qui ont très peur.

Dans le fond, on parle plus des peurs qu'elles n'existent réellement. Comme si, finalement, on prenait plaisir à les entretenir. Toute une culture de la peur joue avec la peur de la peur. On est en mesure de l'esthétiser, capable d'en jouir, parce qu'on est hypnotisé par ses représentations, vécues au deuxième degré. Mais ce n'est pas seulement un effet culturel lié à la littérature, ou aux films d'épouvante s'amusant avec des

situations qui, dans la réalité, nous entraîneraient dans l'univers de l'effroi.

Une autre façon de mettre en scène la peur se manifeste dans la vie sociale. Ainsi, on parle plus de l'insécurité qu'on ne réagit à elle. La peur des immigrés délinquants existe sans doute. Si elle se manifeste par quelques actes individuels, elle se traduit surtout par des votes, pas par des ratonnades. Celles-ci existent, mais elles sont le fait d'une minorité animée plus par la haine que par la peur : ceux qui ont peur ne font rien.

Donc, sociologiquement, la peur peut se contrôler. Ce qui ne veut pas dire qu'elle puisse être vaincue. Car elle suinte sous d'autres formes. De là à parler de grandes peurs culturelles...

Nous vivons une époque où l'on devrait avoir peur. On devrait avoir peur de l'arme nucléaire, de la dégradation de la biosphère. On devrait avoir peur de la perte d'un futur garanti par le dogme du progrès, perte qui est, à mon avis, un phénomène clé des dernières décennies. Or, que remarque-t-on ? Les peurs, sauf exceptions liées à des événements catastrophiques, ne prennent pas une allure paroxystique.

Bernard Paillard : Pourtant, certains thèmes reviennent : tout ce qui tourne autour des grands désordres cosmiques, biologiques et sociaux. On a peur non plus des comètes, mais du trou d'ozone ou de l'effet de serre. On ne craint plus les monstres mais on s'inquiète des manipulations génétiques. Et l'on a toujours peur des guerres, surtout de la guerre finale, même si le spectre de la guerre nucléaire s'est estompé, et l'on retrouve la hantise de l'invasion par les étrangers.

Edgar Morin : On est certes arrivé à une monstruosité moderne en dehors des monstres de foires, mais elle est dans l'univers romanesque. L'idée du savant fou nous vient de Frankenstein. La culture moderne a imaginé, à l'aube du développement scientifique, l'idée d'une science capable de fabriquer du monstrueux. Ce n'est pas un hasard si Jekyll est un médecin qui a élaboré lui-même une substance libérant ses instincts les plus immondes. On a eu donc très tôt le sentiment que la science était ambivalente, qu'elle pouvait avoir un côté négatif.

Bernard Paillard : Le thème de l'apprenti sorcier n'est pas récent. On le trouve déjà dans le mythe juif du Golem. On pourrait même remonter jusqu'à celui de Prométhée. Mais, avec la dévalorisation du progrès, on met de plus en plus l'accent sur le terme autrefois caché de l'« ambivalence ». Ainsi, beaucoup de personnes pensent que le virus du sida est le résultat malheureux d'une manipulation génétique.

Edgar Morin

Edgar Morin : S'y ajoute aujourd'hui l'idée que le mal était occulté par d'autres agents infectieux. Il y aurait eu des petits foyers clos. On en arrive, maintenant, à des hypothèses assez cohérentes où rentrent en ligne de compte la disparition des anciennes maladies, les transferts de population, la multiplication des communications et des voyages. Cela veut dire que, en fait, nous rentrons dans la norme. C'était une illusion de croire que la science viendrait à bout de toutes les épidémies. Mais, fait plus important, de nouvelles formes émergent, et tout ce qu'on croyait avoir surmonté réapparaît. Le monde des virus nous renvoie au statut propre de l'aventure humaine.

Il nous reste donc à vivre avec cette certitude : notre organisme n'échappera jamais à un univers grouillant de vies parasites, de symbioses, d'agressions. Nous sommes inclus dans la grande aventure d'une vie que nous n'arriverons jamais à maîtriser. A l'ère technologique, qui pensait avoir surhumanisé ou surnaturalisé l'homme, il nous faut accepter une condition humaine pleine d'incertitudes, même au niveau biologique.

La grande question est de savoir d'où nous viennent ce grand besoin de certitude, cette nécessité d'être rassuré, sans doute fondamentalement vis-à-vis de la mort. Cette question dépasse le cadre de la seule culture occidentale, qui l'avait résolue en posant l'idée d'un salut dans le futur. L'incertitude, qu'elle soit religieuse ou philosophique, nous oblige à nous interroger sur notre aptitude à affronter l'aventure inconnue. Je crois qu'on peut l'affronter à condition d'être relié à autrui, à la collectivité humanisée par un lien religieux, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire quelque chose qui crée une forte participation, soit à autrui, soit à une communauté. On peut se passer de certitude à condition de gagner en solidarité.

Bernard Paillard : *Alors les peurs renverraient à la destruction du lien social ?*

Edgar Morin : Aujourd'hui, le lien social sous sa forme intériorisée disparaît. Les anciennes formes de solidarité étaient très intériorisées dans la famille élargie, dans la communauté villageoise. Les solidarités urbaines, elles, sont bureaucratisées. Nous sommes incapables de solliciter des solidarités intériorisées à l'égard des personnes que nous côtoyons dans nos immeubles ou dans nos rues. Nous avons un lien social externe qui ne suffit absolument pas à combler nos besoins. Il nous faut plus de solidarité intériorisée et vécue.

La question, aujourd'hui, est que ce lien soit intériorisé à une échelle plus large : à celle de l'humanité. Nous sentons la communauté de destin de l'humanité sur la terre. La conscience écologique a cet élément

fort : nous devons sauver la vie, la diversité biologique. Nous sommes embarqués sur cette planète.

Bernard Paillard : *Dans les sociétés occidentales développées, les peurs sembleraient donc diluées. Ne serait-ce pas parce qu'on a réussi à faire reculer le front des menaces les plus anciennes ? Nous sommes à l'abri des grands risques naturels, qui étaient, finalement, les plus craints.*

Edgar Morin : Le monde rural a toujours vécu dans l'aléa : celui de la récolte, de l'inondation, de la sécheresse, de la famine, etc. Mais on demande de plus en plus à la société de corriger les aléas naturels. On a donc plus peur de l'aléa naturel que les civilisations qui étaient installées dedans. Cela dit, la plupart des grands aléas sont colmatés. Mais, là encore, il faut avoir conscience de l'ambivalence du fait. Dans le fond, vivre dans l'aléa, c'est ne plus en avoir peur, c'est réagir de façon *ad hoc*, sauf cas particuliers. Perdre le sens de l'aléa, c'est être désarmé. Seulement, jusqu'à présent, le grand aléa n'est pas arrivé.

Nous ne vivons qu'au milieu de petits aléas quotidiens. Et, lorsque les périls augmentent, on a tendance à s'habituer lentement. Ainsi, la France durant l'Occupation est passée, en quelques mois, au rationnement. Au début, on faisait comme si de rien n'était. Puis les denrées et les marchandises ont progressivement disparu des magasins. On s'est adapté au monde de la rareté. S'est graduellement mis en place tout un système de débrouille, avec notamment l'embrouille que constituait le marché noir. De même, en 1973, lorsque la crise du pétrole est arrivée brutalement, on a commencé à raréfier les transports automobiles. Puis la crise a cessé. Pareillement, Mai 68 a suscité une crainte diffuse qui a eu pour effet de catalyser la grande manifestation gaulliste et, à partir d'elle, de rétablir la situation. Je dirais donc que, dans la période actuelle, la peur en tant que peur demeure inhibée et contrôlée.